

LA Jeunesse de Flute

La petite sœur arriva un soir, au crépuscule. Elle parut sur le seuil de la porte, portant une étroite ceinture en bois noir qui était tout son bagage. On entendit une voix chantante : —Je suis la garde-malade envoyée par notre mère. —Elle entra, s'assit, glissant dans l'ombre de l'antichambre. —Menez-moi près de mon malade. Son sourire monta dans la chambre douloureuse. Elle se pencha sur la chaise longue où Philippe était étendu, enveloppé dans des couvertures. Elle mit gentiment sa petite main sur celle du jeune homme. —Nous vous guérirons, dit-elle. Oh ! le regard que la mère leva vers celle-là qui apportait l'espérance ! Et ce soir-là, dans la salle à manger qui se rassemblait plus autour des mets sans savoir que des visages angoussés et des silences oppressés d'inquiétudes, les figures se détendirent, les verres tintèrent plus clair, l'intimité se rasséréna d'une douceur confiante, et le repas fut presque gai, pour la première fois depuis longtemps. Si bien qu'au dessert, le père déclara : —Nous allons boire une bouteille de champagne pour fêter votre arrivée, ma sœur. —Très volontiers. Elle accepta sans prouderie. Les règles de son ordre étaient très tolérantes. Et elle même n'avait point de raideur ni d'unction monastiques. Sous sa cornette de gros filage et le lincoln bleu de sa robe, elle était de la vie en fleur.

Cela durait depuis des mois, cette maladie de Philippe qui, à la suite d'une pneumonie, restait phibique à vingt-deux ans. Il était là-haut, dans sa chambre, où sa face amaigrie et ses yeux trop brillants souffraient dans le recueillement des rideaux toujours baissés. L'ombre de cette chambre tombait sur toute la maison où les yeux anxieux n'avaient plus que la lueur d'une veilleuse.

La petite sœur arrivée dans le crépuscule transforma aussitôt l'atmosphère. Il semblait que, par la porte ouverte devant elle, étaient entrés aussi une bouffée d'air pur, un rayon de lumière, une odeur vague de printemps. Elle allait, venait, préparait les potions, rangeait les linges, remonta l'oreiller, gardait dans ces besognes une grâce voltigeante que rien ne salissait. Philippe contemplant la petite sœur avec ravissement. —Comment vous appelez-vous ? —Sœur Lucile. —Ce nom fit le jour clair dans la chambre. —Restez là, sœur Lucile, restez après de moi. Je me sens mieux de vous voir à mon côté. Elle s'assaya près de son malade, et posait ses mains légères sur les mains moites, sur le front brûlant. Elle le regardait en souriant.

Une douceur inconnue pénétrait le jeune homme, sous l'influence de ce charme. Et ce n'était pas une apparition immatérielle, une impalpable figure de vitrail qui se penchait sur sa souffrance. En mettant ses mains sur les siennes, c'était de la vie qu'elle posait sur lui, de la vie fraîche, qui sentait bon. Ils restaient ainsi longuement, sans rien dire. Aucun son ne troublait cette limpidité. Mais, un soir, Philippe murmura : —Vous avez de jolies mains, sœur Lucile, et vous avez de jolis yeux. Les mains tremblèrent, s'éloignèrent, et, sous les paupières subitement baissées, le regard sembla prendre le voile.

—Monsieur Philippe, si vous me dites encore une chose semblable, je serai obligée de partir. Il devint très pâle et ferma les yeux. Elle donna ses soins plus à distance. Mais elle ne pouvait pas éviter les effluements nécessaires. Et ses mains étaient de celles qui laissent un peu de tendresse partout où elles se posent. Le lendemain, il l'appela : —Sœur Lucile ! Elle s'approcha. —Vous êtes fatiguée ? —Oui !... Soyez calme. Prenez votre potion. Elle la lui tendit. Mais la main s'arrêta, au bord de la tasse. Philippe, en se relevant, la frôla d'un baiser.

Sœur Lucile avait repris sous son bras sa petite caisse en bois noir. Elle s'en allait, quittant sans retard la maison où elle venait d'être outragée... Mais la mère l'attendait à la porte, et son regard suppliant lui barrait le chemin. —Nous ne pouvons plus nous passer de vous ici... Et votre départ le tuerait. Pauvre mère ! Elle ne songeait pas à être jalouse, de cette étrangère qui avait pris toute la place auprès de son enfant. Elle détournait son pur regard de la pente dangereuse de cette intimité. Qu'il vécût, mon Dieu ! Et qu'il y eût du bonheur dans ses yeux ! —De grâce, ne partez pas. Sœur Lucile posa sa petite caisse en bois noir. Grave, le visage sévère, elle remonta vers la chambre. Son sourire était parti. Le printemps sonnait au clochette des nias. Les m-decims permirent que Philippe sortit sur la terrasse. Installé sur sa chaise longue, entouré de coussins, il tendait ses mains maigres comme pour la tirer vers lui, pour s'en couvrir... Le ciel était d'une limpidité profonde. Il y avait seulement de petits nuages blancs et frêles qui flottaient très haut dans l'espace, peut-être la lessive des anges suspendue à des cordes invisibles. Philippe et sœur Lucile se tenaient là, l'un près de l'autre, enveloppés dans la tiédeur de l'atmosphère et l'haleine des jar dins d'avril. Par-dessus le mur de la terrasse, un acacia jetait ses branches. Quand elles se couvraient leurs fleurs, la terrasse était pleine de pétales tombés... Et ce fut un après-midi, dans une heure de douceur lumineuse, que le jeune homme osa l'aventure. —Sœur Lucile... La cornette se pencha avec un battement d'ailes. —Je vous aime. —Les ailes de la cornette battirent brusquement, comme un oiseau blessé... Les ailes blanches s'étaient enfuies. Rien n'avait pu les retenir. Vite, vite, elles s'élevaient, envolées dans la rue où descendait le soir. Elles étaient ailées s'abattre sur les dalles d'une église. La parole scandaleuse n'avait pas troublé sœur Lucile dans son cœur ni dans sa chair. Mais elle l'avait atteinte dans sa virginité sacrée. Elle avait violé le refuge où la religieuse s'était mise au-dessus des tentations humaines. Un prêtre pour se confesser, pour se faire laver de l'outrage... Mais le confessionnal était vide, l'église était déserte. La nuit commençait à tomber. Et la petite sœur demeurait toute seule, sans guide, sans appui, dans le bouleversement de sa conscience. Elle ne pouvait pas retourner au couvent avec cette salissure sur elle... —Marie, éclairez-moi ! Jésus, dirigez-moi, puisque je suis seule en votre présence ! Pendant longtemps, la petite sœur resta là, prosternée, dans l'attente du chuchotement divin qui descendrait sur elle. Les ailes blanches glissaient de nouveau dans la rue où allaient-elles dans la nuit obscure ? Possédées par une brise mystérieuse, elles revenaient vers la maison qu'elles avaient quittée. Après de la porte, elles s'arrêtaient, et s'immobilisaient dans l'ombre. Sœur Lucile regardait la façade. Des lumières paraissaient derrière les fenêtres, non la clarté des lampes calmes, mais des lueurs inquiètes et agitées. Il y avait un mauvais coup de vent dans l'intérieur de cette demeure. La porte s'ouvrit, un homme sortit. Sœur Lucile reconnut le médecin. —Est-il plus mal ? demanda-t-elle en s'élançant vers lui. —Ah ! c'est vous, ma sœur. La pauvre garçon est perdu. Une émotion violente a dû briser le fragile ressort. Il a peut-être quinze jours à vivre... Il n'y a plus qu'à adoucir sa fin. Droite, grave, résolue, sœur Lucile repassa le seuil où elle était arrivée un soir, au crépuscule. Elle remonta l'escalier vers celui qui allait mourir. Et toute sa grâce odorante fit de nouveau éclosion dans la chambre, où son sourire revint penché sur Philippe. —Vous dit-il, quand ils furent seuls. Vous êtes revenue, ma sœur. Vous me pardonnez donc ? Elle inclina vers cette souffrance son visage charmant, et doucement, chaste, mit un baiser sur les paupières du jeune homme. —Oh ! sœur Lucile... sœur Lucile... m'aimez-vous aussi ? —Je vous aime, dit-elle.

Le charitable mensonge fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses Les charitables mensonges fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses Par la fenêtre ouverte entrant la fièvre du printemps. Mais ce n'était pas de là que venait la

lumière. Elle venait de celle qui, en laissant éclater sa ferveur, en répandant la séduction qu'elle avait cachée sous le voile, apparaissait une adorable créature d'amour. Sœur Lucile n'écartait plus les paroles ardentes. Elle les accueillait près du cloître où s'était enferrmé son cœur comme dans pauvres auxquels on ne refuse pas l'aumône. —Donnez-moi vos mains, sœur Lucile. Donnez-moi vos yeux. Votre regard me ressuscite. Elle donnait ses mains et son sourire. Elle donnait sa grâce et son parfum. Elle donnait sa loyauté et sa pudeur. Elle donnait peut-être son salut éternel. Car elle était la fiancée du Christ, et ne devait recevoir le murmure amoureux d'aucun homme. Mais ce n'était pas à l'homme qu'elle faisait son don, c'était à sa souffrance. Et partout où il y a de la souffrance, n'y a-t-il pas un peu de Jésus ? Sa pitié devait elle donc s'arrêter aux plaies du corps et au versement des larmes ? Et en entourant le moribond des flûtes de douceur et de tendresse qui charmeraient sa fin, trahissait-elle son serment et le rôle auquel elle s'était vouée ? Ne remplissait-elle pas, au contraire une mission de pitié supérieure, de charité plus haute, de plus noble et plus généreuse sacrifice ? Et si elle pechait contre les règles monastiques et scandalisait la morale humaine, ne restait-elle pas aussi la servante attentive et la fiancée fidèle de son divin Ami ? Et l'enchantement continu. Le mensonge de sœur Lucile enveloppa le pauvre garçon jusqu'à l'heure suprême où l'agonisant demanda : —Sœur Lucile, donnez-moi vos lèvres. Elle se pencha sur lui. Elle les donna. C'est ainsi qu'il mourut, avec un baiser sur la bouche. Alors seulement la petite sœur alla se confesser au prêtre.

brassa son jeune séide (car les cymbales étaient jeunes encore). Les trombones attendirent l'encouragement de leurs sourires : une contre-basse lui détacha un coup d'œil envious ; la caisse se frotta les mains : —"Il ira loin !" grommelait-elle. —Bret, en cet instant rapide, les cymbales captèrent la gloire. —Séance tenante, une députation, qu'elle précédaient, sortit de l'Opéra, se dirigeant vers les Batignolles, dans les profondeurs de laquelle devait s'être retiré, loin du bruit, l'astère virtuose. On arriva. S'enquérir du vieillard, gravir ses neuf étages, se suspendre à la patte pelée de sa sonnette et attendre, en soufflant, sur le palier, fut pour nos ambassadeurs l'affaire d'une seconde. Soudain, toute se découvrit, un homme d'aspect vénérable, un visage entouré de cheveux argentés qui tombaient en longues boucles sur ses épaules, une tête à la Béranger, un personnage de romance se tenait debout sur le seuil, et paraissait convier les visiteurs à pénétrer dans son sanctuaire. C'était lui ! L'on entra. La croisée, encadrée de plantes grimpantes, était ouverte sur le ciel, en ce moment empourpré des merveilles du couchant. Les sièges étaient rares ; la couchette du professeur remplaçait, pour les délégués de l'Opéra, ces ottomanes, ces poufs, qui, chez les maîtres modernes, abondent, hélas ! trop souvent dans les angles s'ébanchaient de vieux Chapeaux-Chinois ; et là se tenaient plusieurs albums dont les titres commandaient l'attention. —C'était d'abord : "Un premier amour" mélodie pour chapeau-chinois réal, suivie de "Variations brillantes sur le Choral de Luther", concerto pour trois chapeaux-chinois. Puis septior de chapeaux-chinois "grand nœud" intitulé : LE CALME. Puis une œuvre de jeunesse (un peu entachée de romantisme) : "Danse nocturne de jeunes Mauresques dans la campagne de Grenade, au plus fort de l'inquisition" grand boléro pour chapeau-chinois ; enfin, l'œuvre capitale du maître : "Le Soir d'un beau jour", ouverture pour cent cinquante chapeaux-chinois. Les cymbales, très émuees, prirent la parole au nom de l'Académie nationale de musique. —"Ah ! dit avec amertume le vieux maître, on se souvient de moi maintenant ! Je devrais... Mon pays avant tout. Messieurs, j'irai ! —Le trombone ayant insisté que la partie à jouer paraissait difficile. —"Il n'importe", dit le professeur en les tranquillisant d'un sourire. Et, leur tendant ses mains pâles, rompes aux difficultés d'un instrument ingrat : —"A demain, messieurs, huit heures, à l'Opéra." Le lendemain, dans les couloirs, dans les galeries, dans le trou du souffleur inquiet, ce fut un émoi terrible : la nouvelle s'était répandue. Tous les musiciens, assis devant leurs pupitres, attendaient, l'arme au poing. La partition de la musique nouvelle n'était plus, maintenant, que d'un intérêt secondaire. Tout à coup, la porte basse donna passage à l'homme d'autrefois : huit heures sonnaient ! A l'aspect de ce représentant de l'ancienne musique, tous se levèrent, lui rendant hommage comme une sorte de postérité. Le patriarcal portait sous son bras, couché dans un humble fourreau de serge, l'instrument des temps passés, qui prenait, de la sorte, les proportions d'un symbole. Traversant les intervalles des pupitres et trouvant, sans hésiter, son chemin, il alla s'asseoir sur sa chaise de jadis, à la gauche de la caisse. Ayant assuré un bonnet de lustrine noire sur sa tête et un abat-jour vert sur ses yeux, il démaillota le chapeau-chinois, et l'ouverture commença. Mais, aux premières mesures et dès le premier coup d'œil jeté sur sa partie, la sérénité du vieux virtuose parut s'assombrir ; une sueur d'angoisse perla blanchâtre sur son front. Il se pencha, comme pour mieux lire et, les sourcils contractés, les yeux rivés au manuscrit qu'il feuilletait fébrilement, à peine respirait-il... Ce que lisait le vieillard était donc bien extraordinaire, pour qu'il se troublât de la sorte... En effet ! —Le maître allemand, par une jalousie tudesque, s'était complu, avec une âpreté germanique, une malignité rancuneuse, à hérissier la partie du Chapeau-chinois de difficultés presque insurmontables ! Elles s'y succédaient, pressées, c'était un délire ! —Qu'on juge : cette partie ne se composait, exclusivement, que de "silences". Or, même pour les personnes qui ne sont pas du métier, qu'y a-t-il de plus difficile à exécuter que le "silence" pour le chapeau-chinois ? —Et c'était un CRESCENDO de silences que devait exécuter le vieil artiste ! Il se roidit à cette vue ; un mouvement févrex lui ébappal... Mais rien, dans son instrument, ne trahit les sentiments

qui l'agitait. Berlioz était, en «-bet, puisqu'il tenait à cette époque le feuilleton musical du "Journal des Débats," mais c'était tout de même excessif, de la part de son "confère" de la docte "Revue," de lui dénier la qualité de musicien. "Si l'Institut, disait encore P. Scudo, n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. Ce qui nous sépare de M. Berlioz n'est point un incident de polémique ni une manière particulière d'envisager l'art musical tout entier. Dans un de ces rares moments où les intérêts de sa position lui permettaient d'être sincère, M. Adam disait : "Quand j'entends la musique de M. Berlioz, il me semble que j'assiste à une expérience d'acoustique. Il soufflé dans tous les instruments non pas pour exprimer une idée, mais pour éprouver la sonorité." Voilà qui va faire éclater de rire les partisans de nos jours de l'ateur des "Troycns" Et, en effet, il faut avouer que la postérité a donné un certain démenti aux apprès et aux prévisions de P. Scudo, qui était, parti pris à part, un écrivain de haute valeur et qui, en général, savait de quoi il parlait. Mais laissons la des considérations qui nous entraînent trop loin, et disons succinctement ce que fut, malgré P. Scudo et quelques autres, la première représentation de "Le Trouvère", le "Trouvère" ou "Le Trouvère". Le lundi 11 janvier 1857 fut lieu, au théâtre impérial de l'Opéra, la "première" du "Trouvère". L'Empereur et l'Impératrice y assistèrent, ainsi que ce que tout Paris renfermait à cette époque "d'illustre et de charmant", pour employer les expressions dont se servit, à cette occasion, un critique musical bien oublié aujourd'hui, M. A. de Koyray. "Le Trouvère" malgré la pléthorique de Scudo, remporta un succès. On attendait, non sans quelque inquiétude, les débuts de Mme Lanteri, qui devint plus tard Mme Gaynard Lanteri. Or, des les premières notes qu'elle laissa tomber, le public l'avait adoptée avec transport, et ce fut au milieu d'un véritable triomphe que la jeune cantatrice vint saluer ses admirateurs, après la chute du rideau du premier acte. Les autres protagonistes de l'œuvre de Verdi furent : Gaynard, dans le rôle de Manrico ; Bonchi, dans celui du comte ; Mme Bergh-Mauvo, dans l'incarnation de la tragique Azucena. Ces excellents artistes eurent leur part légitime d'applaudissements, mais, encore une fois, c'est Mme Lanteri qui, dans le très difficile rôle de Léonore, excita l'enthousiasme. Cet enthousiasme fut partagé par les souverains, qui firent remettre à Mme Lanteri, durant un entr'acte, un bracelet de la plus grande richesse. —Mme Lanteri, écrivait M. A. de Koyray, déjà cité, phrase avec simplicité et largeur, elle prononce et articule avec tant de netteté, qu'on ne perd pas un mot de ce qu'elle dit... Et, plus loin : "Le Meierère" a été bissé aux acclamations du public. Il faut louer également les artistes, les chanteurs et l'orchestre... Mme Lanteri n'a pas seulement brillé par sa jeunesse et par sa fraîcheur dans cette scène dramatique et émouvante, elle a eu des inspirations de tragédienne, des élans de tendresse et de désespoir à faire croquer la salle, des phrases d'un fini et d'une délicatesse extrêmes... etc., etc. Quelques jours après la "première" de l'Opéra avait lieu au théâtre impérial italien, une autre "première", celle de "Rigoletto", également de Verdi. Les noms des artistes qui l'interprètent sont encore dans la mémoire de ceux qui avaient vingt ans en 1857. C'était la Frezzolini, l'Alboni, pour les hommes ; Corsi et Matti pour les femmes... Que ces temps sont loin de nous !... Où sont elles les belles spectatrices de l'Opéra et des Italiens !... Celles qui ont survécu à cette période exquise de l'histoire de Paris ont maintenant des cheveux blancs, et c'est avec un mélancolique sourire qu'elles entretiennent leurs petites enfants de leurs enthousiasmes et de leurs admirations d'autrefois. La forêt pétrifiée. Quoique le fait puisse paraître bizarre, il existe en Australie une forêt entière dont les arbres ont été, depuis de longs siècles, pétrifiés. L'aspect qu'il présentent à l'œil du voyageur est des plus extraordinaires. Les troncs d'arbres, avec toutes leurs irrégularités, sont en pierre grise ; les branches et les rameaux, échoués d'une façon inextricable, sont en pierre semblable, incrustés de jolis coquillages et de fragments de corail.

Le Secret DE L'ANCIENNE MUSIQUE.

C'était jour d'audition à l'Académie nationale de musique. La mise à l'étude d'un ouvrage dû à certain compositeur allemand (dont le nom, désormais oublié, nous échappe) venait d'être décidée au haut lieu. Les exécutants de l'Opéra ne se trouvaient donc rassemblés aujourd'hui que dans le but de tirer, comme on dit, la chose au clair, en déchiffrant la partition du présumptueux novateur. La minute était grave. Le directeur apparut sur le théâtre et vint remettre au chef d'orchestre la volumineuse partition en litige. Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, treassaillit et déclara que l'ouvrage lui paraissait inexécutable à l'Académie de musique de Paris. —Expliquez-vous, dit le directeur. —Messieurs, reprit le chef d'orchestre, la France ne saurait prendre sur elle, de tronquer par une exécution déféctueuse la pensée d'un compositeur... à quelque nation qu'il appartienne... —Or, dans les parties d'orchestre spécifiées par l'auteur, figure... un instrument militaire aujourd'hui tombé en désuétude et qui n'a plus de représentant parmi nous ; cet instrument, qui fit les délices de nos pères, avait nom jadis "le Chapeau-Chinois". Je conçois que la disparition radicale du Chapeau-Chinois en France nous oblige à décliner, quoique à regret, l'honneur de cette interprétation. Ce discours avait plongé l'auditoire dans cet état que les physiologistes appellent "coma toxique". —Le Chapeau-Chinois ! —Les plus anciens se souvenaient à peine de l'avoir entendu dans leur enfance. Mais il leur était difficile, aujourd'hui, de préciser même sa forme. —Tout à coup, une voix articulée ces paroles inespérées : "Permettez, je crois que j'en connais un." Tous les têtes se retournèrent : le chef d'orchestre se dressa d'un bond : "Qui a parlé ?" —"Moi, les cymbales", répondit la voix. L'instant d'après, les cymbales étaient sur la scène entourées, adulées et pressées de vives interrogations. —Qui, continuaient-elles, je connais un vieux professeur de Chapeau-Chinois, passé maître en son art, et je sais qu'il existe encore ! Ce ne fut qu'un cri. Les cymbales apparurent comme un sautoir ! Le chef d'orchestre em-

Journaliste, Berlioz était, en «-bet, puisqu'il tenait à cette époque le feuilleton musical du "Journal des Débats," mais c'était tout de même excessif, de la part de son "confère" de la docte "Revue," de lui dénier la qualité de musicien. "Si l'Institut, disait encore P. Scudo, n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. Ce qui nous sépare de M. Berlioz n'est point un incident de polémique ni une manière particulière d'envisager l'art musical tout entier. Dans un de ces rares moments où les intérêts de sa position lui permettaient d'être sincère, M. Adam disait : "Quand j'entends la musique de M. Berlioz, il me semble que j'assiste à une expérience d'acoustique. Il soufflé dans tous les instruments non pas pour exprimer une idée, mais pour éprouver la sonorité." Voilà qui va faire éclater de rire les partisans de nos jours de l'ateur des "Troycns" Et, en effet, il faut avouer que la postérité a donné un certain démenti aux apprès et aux prévisions de P. Scudo, qui était, parti pris à part, un écrivain de haute valeur et qui, en général, savait de quoi il parlait. Mais laissons la des considérations qui nous entraînent trop loin, et disons succinctement ce que fut, malgré P. Scudo et quelques autres, la première représentation de "Le Trouvère", le "Trouvère" ou "Le Trouvère". Le lundi 11 janvier 1857 fut lieu, au théâtre impérial de l'Opéra, la "première" du "Trouvère". L'Empereur et l'Impératrice y assistèrent, ainsi que ce que tout Paris renfermait à cette époque "d'illustre et de charmant", pour employer les expressions dont se servit, à cette occasion, un critique musical bien oublié aujourd'hui, M. A. de Koyray. "Le Trouvère" malgré la pléthorique de Scudo, remporta un succès. On attendait, non sans quelque inquiétude, les débuts de Mme Lanteri, qui devint plus tard Mme Gaynard Lanteri. Or, des les premières notes qu'elle laissa tomber, le public l'avait adoptée avec transport, et ce fut au milieu d'un véritable triomphe que la jeune cantatrice vint saluer ses admirateurs, après la chute du rideau du premier acte. Les autres protagonistes de l'œuvre de Verdi furent : Gaynard, dans le rôle de Manrico ; Bonchi, dans celui du comte ; Mme Bergh-Mauvo, dans l'incarnation de la tragique Azucena. Ces excellents artistes eurent leur part légitime d'applaudissements, mais, encore une fois, c'est Mme Lanteri qui, dans le très difficile rôle de Léonore, excita l'enthousiasme. Cet enthousiasme fut partagé par les souverains, qui firent remettre à Mme Lanteri, durant un entr'acte, un bracelet de la plus grande richesse. —Mme Lanteri, écrivait M. A. de Koyray, déjà cité, phrase avec simplicité et largeur, elle prononce et articule avec tant de netteté, qu'on ne perd pas un mot de ce qu'elle dit... Et, plus loin : "Le Meierère" a été bissé aux acclamations du public. Il faut louer également les artistes, les chanteurs et l'orchestre... Mme Lanteri n'a pas seulement brillé par sa jeunesse et par sa fraîcheur dans cette scène dramatique et émouvante, elle a eu des inspirations de tragédienne, des élans de tendresse et de désespoir à faire croquer la salle, des phrases d'un fini et d'une délicatesse extrêmes... etc., etc. Quelques jours après la "première" de l'Opéra avait lieu au théâtre impérial italien, une autre "première", celle de "Rigoletto", également de Verdi. Les noms des artistes qui l'interprètent sont encore dans la mémoire de ceux qui avaient vingt ans en 1857. C'était la Frezzolini, l'Alboni, pour les hommes ; Corsi et Matti pour les femmes... Que ces temps sont loin de nous !... Où sont elles les belles spectatrices de l'Opéra et des Italiens !... Celles qui ont survécu à cette période exquise de l'histoire de Paris ont maintenant des cheveux blancs, et c'est avec un mélancolique sourire qu'elles entretiennent leurs petites enfants de leurs enthousiasmes et de leurs admirations d'autrefois. La forêt pétrifiée. Quoique le fait puisse paraître bizarre, il existe en Australie une forêt entière dont les arbres ont été, depuis de longs siècles, pétrifiés. L'aspect qu'il présentent à l'œil du voyageur est des plus extraordinaires. Les troncs d'arbres, avec toutes leurs irrégularités, sont en pierre grise ; les branches et les rameaux, échoués d'une façon inextricable, sont en pierre semblable, incrustés de jolis coquillages et de fragments de corail.

La "première" du Trouvère. La direction de l'Opéra de Paris vient de donner une représentation de gala au profit du monument de Verdi. L'œuvre choisie était le "Trouvère" qui n'avait pas été représenté depuis de longues années à l'Académie nationale de musique. Les interprètes étaient : MM. Alvarez, Manrico ; Noté, comte de Luna ; Chambon, Fernand ; Mmes Grandjean, Léonore ; Héglon, Azucena. Cette reprise d'un des opéras les plus populaires du maître italien a donné quelque actualité aux incidents qui en marquèrent la "première". Un des adversaires déclarés de Verdi était le critique de la "Revue des Deux Mondes," l'irascible P. Scudo. En apprenant que l'Opéra s'appropriait à prendre le "Trouvère", il bondit de colère, et voici de quelle façon ladite colère s'exprima : "L'Opéra, qui est toujours le premier théâtre lyrique de l'Europe, à ce que croient et disent les Parisiens, l'Opéra nous prépare une agréable surprise pour le commencement de la prochaine année (1857), c'est le "Trouvère" de M. Verdi, car le besoin d'entendre le "Trouvère" sur la scène de l'Opéra se faisait généralement sentir. Voilà ce qu'on prépare pour nos étranges, sur la grande scène qui a vu éclore les chefs-d'œuvre de Guck, de Piccini, de Sacchini, de Rossini, de Meyerbeer !... Ah ! non, il n'aurait pas Verdi, P. Scudo. Et il ne s'en cachait pas, il faut lui rendre cette justice. Il disait du "maestro" italien qu'il lui manquait, musicalement parlant, bien entendu, la distinction, l'élégance et la variété. "M. Verdi, écrivait-il, est un musicien de la décadence. Il en a tous les défauts, la violence de style, le déconus des idées, la crudité des couleurs, l'impropriété du langage avec d'énormes prétentions à l'effet. Des formules d'accompagnement d'une pauvreté extrême sont un véritable supplice pour les oreilles délicates qui veulent être séduites par la Muse et non pas violentées, prises d'assaut comme la tour de Malakoff !" Chose singulière : le contempteur de Verdi était aussi de Berlioz, quoique Berlioz puisse être considéré comme l'antithèse de Verdi. Lorsque l'Institut nomma Berlioz à la place laissée vacante par Edmond Adam, P. Scudo n'y tint plus : "Il fallait un musicien, rigité, dans la "Revue des Deux Mondes," et c'est un journaliste qu'on a choisi !"



GIUSEPPE VERDI La "première" du Trouvère.

La direction de l'Opéra de Paris vient de donner une représentation de gala au profit du monument de Verdi. L'œuvre choisie était le "Trouvère" qui n'avait pas été représenté depuis de longues années à l'Académie nationale de musique. Les interprètes étaient : MM. Alvarez, Manrico ; Noté, comte de Luna ; Chambon, Fernand ; Mmes Grandjean, Léonore ; Héglon, Azucena. Cette reprise d'un des opéras les plus populaires du maître italien a donné quelque actualité aux incidents qui en marquèrent la "première". Un des adversaires déclarés de Verdi était le critique de la "Revue des Deux Mondes," l'irascible P. Scudo. En apprenant que l'Opéra s'appropriait à prendre le "Trouvère", il bondit de colère, et voici de quelle façon ladite colère s'exprima : "L'Opéra, qui est toujours le premier théâtre lyrique de l'Europe, à ce que croient et disent les Parisiens, l'Opéra nous prépare une agréable surprise pour le commencement de la prochaine année (1857), c'est le "Trouvère" de M. Verdi, car le besoin d'entendre le "Trouvère" sur la scène de l'Opéra se faisait généralement sentir. Voilà ce qu'on prépare pour nos étranges, sur la grande scène qui a vu éclore les chefs-d'œuvre de Guck, de Piccini, de Sacchini, de Rossini, de Meyerbeer !... Ah ! non, il n'aurait pas Verdi, P. Scudo. Et il ne s'en cachait pas, il faut lui rendre cette justice. Il disait du "maestro" italien qu'il lui manquait, musicalement parlant, bien entendu, la distinction, l'élégance et la variété. "M. Verdi, écrivait-il, est un musicien de la décadence. Il en a tous les défauts, la violence de style, le déconus des idées, la crudité des couleurs, l'impropriété du langage avec d'énormes prétentions à l'effet. Des formules d'accompagnement d'une pauvreté extrême sont un véritable supplice pour les oreilles délicates qui veulent être séduites par la Muse et non pas violentées, prises d'assaut comme la tour de Malakoff !" Chose singulière : le contempteur de Verdi était aussi de Berlioz, quoique Berlioz puisse être considéré comme l'antithèse de Verdi. Lorsque l'Institut nomma Berlioz à la place laissée vacante par Edmond Adam, P. Scudo n'y tint plus : "Il fallait un musicien, rigité, dans la "Revue des Deux Mondes," et c'est un journaliste qu'on a choisi !"

Journaliste, Berlioz était, en «-bet, puisqu'il tenait à cette époque le feuilleton musical du "Journal des Débats," mais c'était tout de même excessif, de la part de son "confère" de la docte "Revue," de lui dénier la qualité de musicien. "Si l'Institut, disait encore P. Scudo, n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. Ce qui nous sépare de M. Berlioz n'est point un incident de polémique ni une manière particulière d'envisager l'art musical tout entier. Dans un de ces rares moments où les intérêts de sa position lui permettaient d'être sincère, M. Adam disait : "Quand j'entends la musique de M. Berlioz, il me semble que j'assiste à une expérience d'acoustique. Il soufflé dans tous les instruments non pas pour exprimer une idée, mais pour éprouver la sonorité." Voilà qui va faire éclater de rire les partisans de nos jours de l'ateur des "Troycns" Et, en effet, il faut avouer que la postérité a donné un certain démenti aux apprès et aux prévisions de P. Scudo, qui était, parti pris à part, un écrivain de haute valeur et qui, en général, savait de quoi il parlait. Mais laissons la des considérations qui nous entraînent trop loin, et disons succinctement ce que fut, malgré P. Scudo et quelques autres, la première représentation de "Le Trouvère", le "Trouvère" ou "Le Trouvère". Le lundi 11 janvier 1857 fut lieu, au théâtre impérial de l'Opéra, la "première" du "Trouvère". L'Empereur et l'Impératrice y assistèrent, ainsi que ce que tout Paris renfermait à cette époque "d'illustre et de charmant", pour employer les expressions dont se servit, à cette occasion, un critique musical bien oublié aujourd'hui, M. A. de Koyray. "Le Trouvère" malgré la pléthorique de Scudo, remporta un succès. On attendait, non sans quelque inquiétude, les débuts de Mme Lanteri, qui devint plus tard Mme Gaynard Lanteri. Or, des les premières notes qu'elle laissa tomber, le public l'avait adoptée avec transport, et ce fut au milieu d'un véritable triomphe que la jeune cantatrice vint saluer ses admirateurs, après la chute du rideau du premier acte. Les autres protagonistes de l'œuvre de Verdi furent : Gaynard, dans le rôle de Manrico ; Bonchi, dans celui du comte ; Mme Bergh-Mauvo, dans l'incarnation de la tragique Azucena. Ces excellents artistes eurent leur part légitime d'applaudissements, mais, encore une fois, c'est Mme Lanteri qui, dans le très difficile rôle de Léonore, excita l'enthousiasme. Cet enthousiasme fut partagé par les souverains, qui firent remettre à Mme Lanteri, durant un entr'acte, un bracelet de la plus grande richesse. —Mme Lanteri, écrivait M. A. de Koyray, déjà cité, phrase avec simplicité et largeur, elle prononce et articule avec tant de netteté, qu'on ne perd pas un mot de ce qu'elle dit... Et, plus loin : "Le Meierère" a été bissé aux acclamations du public. Il faut louer également les artistes, les chanteurs et l'orchestre... Mme Lanteri n'a pas seulement brillé par sa jeunesse et par sa fraîcheur dans cette scène dramatique et émouvante, elle a eu des inspirations de tragédienne, des élans de tendresse et de désespoir à faire croquer la salle, des phrases d'un fini et d'une délicatesse extrêmes... etc., etc. Quelques jours après la "première" de l'Opéra avait lieu au théâtre impérial italien, une autre "première", celle de "Rigoletto", également de Verdi. Les noms des artistes qui l'interprètent sont encore dans la mémoire de ceux qui avaient vingt ans en 1857. C'était la Frezzolini, l'Alboni, pour les hommes ; Corsi et Matti pour les femmes... Que ces temps sont loin de nous !... Où sont elles les belles spectatrices de l'Opéra et des Italiens !... Celles qui ont survécu à cette période exquise de l'histoire de Paris ont maintenant des cheveux blancs, et c'est avec un mélancolique sourire qu'elles entretiennent leurs petites enfants de leurs enthousiasmes et de leurs admirations d'autrefois. La forêt pétrifiée. Quoique le fait puisse paraître bizarre, il existe en Australie une forêt entière dont les arbres ont été, depuis de longs siècles, pétrifiés. L'aspect qu'il présentent à l'œil du voyageur est des plus extraordinaires. Les troncs d'arbres, avec toutes leurs irrégularités, sont en pierre grise ; les branches et les rameaux, échoués d'une façon inextricable, sont en pierre semblable, incrustés de jolis coquillages et de fragments de corail.

Pour expliquer ce fait curieux, on suppose que dans les temps les plus reculés, cette forêt, en pleine végétation, fut envahie dans les sables par suite d'un bouleversement terrestre. Peu à peu les eaux calcaires qui saturaient ces sables s'indurèrent dans les arbres et se solidifièrent ; le bois disparut sous ces couches pierreuses, il pourrit, se désagrégea, laissant à sa place un arbre de pierre qui lui était en tout point semblable. Les années se succédant, les sables, emportés par les vents, disparaurent ; et les habitants d'Abbaye furent tout surpris de voir apparaître cet forêt pétrifiée qui peut compter parmi les grands curiosités naturelles.

DEPECHE S Télégraphiques

Le meurtre de Louis Etzel. Washington, 7 juin.—Le secrétaire Hay s'est entretenu aujourd'hui avec M. Chow Tschun, le premier secrétaire de la légation de Chine à Washington. M. Chow Tschun a exprimé le profond regret de son gouvernement au sujet du meurtre du correspondant américain Etzel, tué par des soldats chinois près de New Chungwang. La légation chinoise n'a pas encore reçu de détails au sujet de cette affaire, mais le secrétaire a affirmé à M. Hay que son gouvernement fera tout son possible pour assurer la vue des étrangers et pour les coupables.

Un fusil tué par sa fille. Norton, Kansas, 11 juin.—A. C. Jenkins, qui demeure près de Norton, était en train de battre sa femme lorsqu'il a été tué par sa fille âgée de 11 ans. Jenkins était fou, et à diverses reprises il avait voulu tuer toute sa famille.

Rapport du contre-amiral Chadwick. Washington, 11 juin.—Le contre-amiral Chadwick a envoyé de Tanger, aujourd'hui, la dépêche suivante : "Le ministre des affaires étrangères du Maroc, espère que les propositions du Sultan parviendront à Rasoul le 13 juin. L'attitude des autorités marocaines est correcte. Toé en combattant. New York, 11 juin.—Kaid Omar Yussif, commandant des troupes loyales près de Fez, a été tué pendant une bataille où une dépêche de Tanger au "Times" dit que ses troupes ont été défaits et ses canons mécaniques perdus. La ville de Sgrat, à quatre heures de Fez, a été prise immédiatement après par les indigènes.

Les effets de tir. Newport, R. I., 11 juin.—Les pêcheurs des environs de No Mans Land se plaignent que leur industrie est gravement entravée par les exercices de tir du club de "Maroon". Les pêcheurs ont résolu de déposer une plainte entre les mains du secrétaire de la marine. Les plaignants affirment que les détonations des pièces de gros calibre produisent le même effet sur les poissons que les coups de tonnerre. Les poissons quittent la surface de l'eau et s'enfoncent dans les profondeurs, ou il est impossible de les pêcher. On a remarqué que les effets de tir se ressentent dans un rayon de 10 milles du curassé.

BIBLIOGRAPHIE. Au nombre des livres nouveaux qui, dans le moment, ont le plus de retentissement en France, il faut citer celui de M. Léon Chaine : "Les Catholiques Français et leurs difficultés actuelles", un livre dont s'occupe beaucoup la Presse, et qui en est au septième mille d'une nouvelle édition. L'œuvre de M. Chaine a motivé de nombreuses et ardentes polémiques ; mais ceux mêmes qui ne partagent pas les opinions de ce catholique convaincu, militent, ont lu son livre avec intérêt. M. Chaine ne se réclame ni militariste, ni nationaliste, ni antisémite ; il se dit profondément attaché à un idéal de justice et de liberté et c'est dans la justice et la liberté qu'il croit trouver la solution pacifique de tous les conflits. M. Chaine nous a fait l'hommage d'un exemplaire de son livre que nous venons de parcourir très attentivement en attendant qu'il nous soit possible de le lire avec l'attention qu'il mérite, et nous devons dire que les pages qui nous sont tombées sous les yeux sont fort intéressantes.

La forêt pétrifiée. Quoique le fait puisse paraître bizarre, il existe en Australie une forêt entière dont les arbres ont été, depuis de longs siècles, pétrifiés. L'aspect qu'il présentent à l'œil du voyageur est des plus extraordinaires. Les troncs d'arbres, avec toutes leurs irrégularités, sont en pierre grise ; les branches et les rameaux, échoués d'une façon inextricable, sont en pierre semblable, incrustés de jolis coquillages et de fragments de corail.